

L'OMBRE AU TABLEAU

DU MÊME AUTEUR

MORSURES, Le Passage, 2005

Prix Alain-Fournier 2006

Prix du premier roman du Rotary Club International 2006

ÉCHAFAUDAGE, Le Passage, 2007

HÉLÈNE BONAFOUS-MURAT

L'OMBRE AU TABLEAU

roman

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni

Photographie de couverture : © Jean Grisoni

www.lepassage-editions.fr

© Le Passage Paris-New York Editions, 2009



LEPASSAGE

*[Ils] ne posent pas, mais ils vous regardent.
Il semble que vous entriez brusquement dans la maison,
et que toutes ces bonnes gens, sans sortir de leur quiétude
ni de leur caractère, tiennent les yeux fixés vers vous.*

Sainte-Beuve

*[...] cette terreuse et brute matière humaine,
où luisent les regards qui nous cherchent [...]*

Charles Sterling

*[...] ces êtres comme surpris soudain
par un visiteur qui s'approche [...]*

Jacques Thuillier

Péniblement, il souleva une paupière, puis l'autre. Le petit jour filtrait à travers les vieux volets de métal rouillé et traçait des rayures sur le linoléum. Une journée de plus à affronter. Quarante-deux ans que ça durait. Et il y en aurait sans doute encore pour un bout de temps.

À chaque réveil, c'était pareil. La première chose qui s'emparait de sa conscience, c'était son nom, Gérard Rataud. Gérard Rataud et sa surcharge pondérale, comme disait pudiquement son médecin traitant. Une sensation de fatalité pesante se réinstallait dans toute sa carcasse molle, en même temps que s'effaçait irrémédiablement le souvenir confus de rêves joyeux et légers. Ils appartenaient au domaine de la nuit et s'évaporent avec elle. À jamais insaisissables.

Allongé sur le dos, dans le creux profond et moelleux que son corps, au fil des ans, avait imprimé au matelas, il prit une grande inspiration et, au prix d'un effort de volonté, parvint à s'appuyer sur ses coudes. Déjà le souffle lui manquait. Basculant son poids du côté droit vers le côté gauche, tout en effectuant une habile rotation, il s'allongea sur le flanc. Son ventre énorme et flasque débordait, comme la pâte d'un gâteau cuit trop vite qui cherche à s'échapper du moule en un magma informe. Il lui

cachait la vue de ses jambes, mais Gérard étira son pied droit et força la contraction musculaire à monter jusqu'à la cuisse. Alors, inspirant une nouvelle fois de toutes ses forces, il combina la prise d'appui sur son coude gauche et le basculement de la jambe droite vers le sol. Son bassin pivota lentement, son buste se redressa et il se retrouva assis au bord du lit. Sorti du gouffre.

Déjà en nage, il s'accorda une petite pause. Le plus dur était fait. Il regarda le vieux réveil, les aiguilles indiquaient sept heures vingt. Gérard baissa les yeux, fixant ses pieds comme pour les encourager. Il s'arc-bouta des deux mains sur le matelas et se mit debout. Un instant il vacilla, puis l'équilibre s'établit. Mission accomplie.

Ses pantoufles enfilées, il avança à petits pas vers le réchaud. Il tourna le bouton et attendit que l'eau se mette à bouillir dans la casserole. Comme toujours, il avait pris soin de la remplir la veille. Du placard en formica il sortit un flacon de Nescafé et en versa une bonne dose au fond d'un bol. Il y ajouta deux rectangles de sucre qu'il saisit délicatement avec cette pince en argent qu'il aimait tant. Elle lui venait de sa mère. Il vida le contenu bouillant de la casserole dans le bol : la quantité exacte, pas une goutte perdue. Chaque matin, il trouvait là une grande satisfaction. Presque enjoué, il se dirigea vers la fenêtre et ouvrit les volets qui grinçaient horriblement. Il laissa les battants ouverts. L'air avait grand besoin d'être renouvelé. La cour de ciment était humide, par endroits des flaques stagnaient. Le vacarme de la pluie sur le toit en zinc de son petit studio de banlieue avait duré une bonne partie de la nuit, le maintenant dans un état étrange, à mi-chemin entre la veille et le sommeil. Il se sentait fatigué.

Il revint auprès du réchaud et s'assit pesamment sur la chaise. Le café refroidit sous ses yeux pendant de longues minutes durant lesquelles il ne fit et ne pensa rien. Il l'accompagna de six biscottes bien beurrées qui, trempées dans le breuvage, ramollissaient plaisamment et fondaient sous le palais. Comment diable s'en tenir aux directives médicales ? Son taux de cholestérol, l'insuffisance cardiaque elle-même, tout s'effaçait devant ce plaisir matinal. L'angoisse du réveil s'amenuisait peu à peu, comme broyée par l'activité tranquille de ses mâchoires. Gérard Rataud but la dernière goutte de son café froid et reposa le bol. Il retourna à la fenêtre pour la fermer.

Ses géraniums d'un beau rouge vif, eux, se portaient bien. Ils avaient profité de la pluie d'orage, bienvenue après ces jours de chaleur. Accrochés comme un étendard sous la fenêtre, ils égayaient la cour trop grise et faisaient la fierté de leur propriétaire. Gérard salua d'un geste de la main la jeune voisine qui s'en allait faire des ménages. Il avait un peu honte du spectacle qu'il offrait, dans ce tee-shirt démesuré, à peine caché derrière ses bacs de fleurs. Un autre habitant, de l'autre côté de la cour, ouvrait lui aussi ses volets. Les logements vétustes de plâtre et de bois s'empilaient tant bien que mal, augmentés au fil du temps d'extensions clandestines et de cahutes comme la sienne. Un miracle qu'ils soient encore debout : les promoteurs avaient les yeux rivés sur eux depuis des années. Gérard referma la fenêtre et tira les rideaux.

La matinée s'écoulait lentement, rythmée par le tic-tac du réveil qui lui reprochait son indolence par son petit bruit sec et nerveux. Gérard se força à agir. Contrairement à ses fleurs, il ne pouvait pas se poster sous l'ondée et attendre qu'elle le décrive : il lui fallait traîner sa masse corporelle jusqu'au

lavabo et y faire couler de l'eau tiède, juste à bonne température. Puis au moyen d'un gant attaquer les opérations – passer le linge humide imbibé de savon dans les multiples recoins de sa chair, patiemment, en l'enfilant au besoin sur une brosse à long manche pour couvrir toute la surface dorsale, sans négliger les extrémités, notamment les orteils, pourtant si difficiles d'accès. Et finir, une fois rincé et séché avec soin, par l'inévitable précaution : enduire l'intérieur de ses cuisses, là où la peau est aussi douce qu'une joue de bébé, d'une bonne couche de vaseline, afin d'éviter l'insupportable échauffement engendré par la friction des membres l'un contre l'autre. Ces efforts le laissaient pantelant. Il abordait la journée le souffle court, haletant comme un vieux cabot asthmatique. Mais au moins, il était propre.

Il vida le lavabo dont la faïence ébréchée trahissait le grand âge, y passa une éponge et fit à nouveau couler l'eau pour y laver son bol et son assiette. Il regarda les miettes de biscotte s'enfuir dans le trou noir, emportées par le courant. Quand il releva les yeux, le miroir piqué de points de rouille lui renvoya l'image d'une face enflée comme une baudruche, dont les traits réguliers n'étaient pourtant pas si désagréables. Les yeux étaient grands et d'un beau bleu ciel, curieusement ourlés de longs cils sombres. « Ouh, les yeux de fille ! » lui lançaient autrefois ses camarades d'école. En ces temps reculés, Gérard Rataud souffrait déjà de surpoids. Son tortionnaire, Christophe Favard, devenu depuis commissaire de police, l'avait surnommé « Cochonnet ». Le sobriquet lui était resté, lui avait collé chaque jour un peu plus à la peau. Son corps aurait voulu s'ébrouer, s'agiter en tous sens pour s'en défaire. Au lieu de cela, il restait immobile, comme tétanisé, et continuait à se distendre et se

boursouffler. Cela avait duré jusqu'en troisième. Après quoi, il avait quitté l'école, soulagé.

Il espérait alors secrètement rester pour toujours à la maison, veillant tendrement sur sa mère, et elle sur lui, buvant son chocolat chaud à la crème, goûtant les pâtisseries qu'elle inventait à partir de trois fois rien, un reste de farine, des œufs, du sucre, du miel, des amandes ou de la confiture. Mais Sylvaine Rataud leur avait fait faux bond : à peine âgée de quarante-quatre ans, elle était tombée sans un bruit dans sa cuisine, victime d'une rupture d'anévrisme. Gérard s'en voudrait toute sa vie : il n'avait pas bougé de sa chambre de l'après-midi, allongé sur la descente de lit, absorbé par sa collection de *Pif Gadget*. Quand il était venu voir pourquoi cette odeur inhabituelle de brûlé se dégageait du four, il avait trouvé sa mère déjà passablement refroidie et le clafoutis aux pommes carbonisé. Son premier geste avait été d'attraper un torchon pour sortir le gâteau et poser le plat brûlant dans l'évier où il avait dégagé de la vapeur d'eau, avec un agréable bruit mouillé ; puis il avait appelé les pompiers et tenu, perplexe, vaguement paniqué, la main molle de sa mère dans la sienne en attendant leur arrivée. C'est seulement en les voyant l'allonger sans précaution sur une civière et la recouvrir d'un drap qu'il avait compris la gravité de la situation.

Son frère Gilbert et leur père étaient rentrés précipitamment, le premier du lycée, le second de son garage. Dans leurs bouches, les sanglots et les hoquets alternaient avec les reproches à son encontre. Ils l'accusaient d'avoir manqué de vigilance ; à les en croire, s'il avait pour une fois aidé sa mère à faire la vaisselle, elle serait restée en vie. Gérard avait alors ressenti avec une acuité sans pareille l'embarras monstrueux de son corps. Il s'était enfermé dans sa chambre jusqu'à l'enterrement,

deux jours plus tard, s'alimentant uniquement en puisant dans sa réserve de carambars, et songeant, au fur et à mesure que les friandises disparaissaient, que jamais plus sa mère ne lui en offrirait, comme elle le faisait au retour des courses : de pleins sachets de longues papillotes jaune et rouge qu'il refusait toujours de partager avec son frère. Il bourrait son corps de caramels, mais au fil des heures la douleur devenait de plus en plus insidieuse. Sa chair s'emplissait d'un vide immense qui à ce jour ne l'avait toujours pas quitté. Il avait simplement renoncé à le combler.

De distants, ses rapports avec Gilbert étaient devenus franchement hostiles. Son frère aîné ne desserrait plus les dents. Il semblait une boule de nerfs, ramassé sur lui-même, perpétuellement prêt à bondir et à le rouer de coups. Gérard aurait préféré qu'il passe sa colère sur lui, le coupable, le fils indigne, une bonne fois pour toutes. Mais cela n'arriva jamais. Gilbert reprit ses études avec un mépris affiché pour Gérard. Leur père essaya bien de prendre en main l'avenir de son second fils. Il renonça assez rapidement à faire de lui le mécanicien dont son garage avait besoin. Gérard était trop balourd pour se glisser sous les voitures et l'assemblage subtil des pièces resta à jamais pour lui un secret hermétique. Le père le renvoya et se consola assez vite en se mettant en ménage avec sa secrétaire, plus jeune que leur mère de quinze ans.

Déjà dix heures dix, indiquait le réveil. On était mercredi matin. Le jour du marché. Toujours nu, appuyé d'une main au rebord de son vieux lavabo, Gérard Rataud adressa une moue amère à son reflet dans le miroir et se dirigea tant bien que mal vers la commode où il piocha des sous-vêtements, un pantalon de molleton gris et un tee-shirt blanc. Il les posa

sur l'édredon et les lissa du plat de la main. L'enfilage lui prit quelques minutes, à l'issue desquelles il se sentit enfin à peu près présentable. Une fois les tiroirs refermés, les draps et le couvre-lit remis en place, la table desservie et dépoussiérée, Gérard jeta un regard circulaire sur son logement. Son cerveau aussi était parfaitement ordonné, libre de toute angoisse ; il pouvait à présent s'autoriser à sortir.

Il avançait sur le trottoir à pas lents, concentré sur ses enjambées. Le rythme pesant et mécanique l'empêchait de percevoir trop vivement la brûlure qui s'était déjà réinstallée entre ses cuisses et la pression à l'intérieur de sa poitrine. Il tenait à la main un panier en osier qui se balançait. Il parvint bientôt en vue des étals et fut saisi par le tourbillon des couleurs et des parfums. Les poulets rôtissaient, embrochés par grappes entières ; des bassines de paella fumaient, encadrées de femmes noires en boubous assortis au riz couleur safran, aux moules bleutées et aux crevettes rose orangé. Elles parlaient haut et fort et éclataient soudain d'un rire tonitruant. Certaines portaient sur leur dos de petits paquets endormis d'où ne dépassait qu'un duvet crépu, d'autres avaient délaissé les poussettes où s'entassaient, parfois à deux ou trois, des enfants blancs à l'air ébahi qui s'attiraient les foudres des grands-mères dont ils bloquaient le chemin. Les roues des caddies et celles des poussettes s'emmêlaient, une altercation s'élevait entre les petites voix chevrotantes et les timbres sonores des Ivoiriennes. Les commerçants en rajoutaient et criaient plus fort encore pour couvrir le vacarme.

Gérard se réfugia au loin, vers les fruits et légumes. Il en admira le bel ordonnancement et les amoncellements luisants. Aujourd'hui, il s'offrirait deux bananes, qu'il couperait en

deux pour qu'elles lui fassent quatre desserts d'ici la fin de la semaine. Monsieur Chevrier, le traiteur, lui vendrait à bas prix le talon des jambons qu'il gardait toujours à son intention dans un bac en plastique sous son étal. Gérard regagnerait ensuite son appartement de la rue Jean-Jaurès, les yeux et les oreilles bourdonnant encore de toute cette agitation. Il reviendrait le soir après dîner, à l'heure où les commerçants rangent leurs tréteaux et chargent leurs camions, pour ramasser dans les cageots jetés à terre les quelques restes abandonnés – une pomme ou trois navets qu'il disputerait à la petite vieille un peu folle du carrefour et à la mère de famille tunisienne qui n'arrivait plus à joindre les deux bouts depuis que son mari avait eu la jambe écrasée sur un chantier. Souvent d'ailleurs, Gérard rentrait bredouille de ces expéditions : il n'avait finalement pas le cœur de dérober ces quelques victuailles dont les autres habitués avaient plus grand besoin que lui. Il les leur abandonnait.

Il mangeait surtout des pâtes à l'eau et du cassoulet en conserve. Des paquets de biscuits, aussi, qu'il achetait par dizaines à la grande surface voisine. Sa vie était une routine tranquille. La visite au marché, deux fois par semaine, en faisait partie. L'agitation bon enfant, les bruits et les couleurs le grisaient. Ce matin-là, un agréable soleil de fin d'été chauffait le goudron de la place et, depuis la fontaine, au centre, près de laquelle il s'était posté, Gérard voyait monter autour de lui une brume légère. Les millions de gouttes d'eau tombées pendant la nuit qui n'avaient pas fini leur course dans le caniveau puis les égouts, retournaient tout là-haut, vers le ciel d'où elles étaient venues, sous la forme d'une fine vapeur qui frôlait son corps au passage. Gérard était bien le seul, perdu dans le brouhaha, à percevoir ce délicat mouvement ascensionnel.

Indolent, tel un bouddha en survêtement, son panier presque vide posé à ses pieds, il sentit une extase délicieuse l'envahir. Le soleil atteindrait bientôt son zénith, très loin au-dessus de sa tête. Les yeux mi-clos, Gérard le voyait tourner imperceptiblement, lancé à l'assaut du ciel. Il était quant à lui planté en terre comme l'aiguille d'un gigantesque cadran solaire. Le monde s'ordonnait autour de lui à la perfection, chaque être et chaque chose était à sa place. L'univers palpait, tout fusait, bougeait, s'entrechoquait, et c'était lui, immobile en son centre, qui battait la mesure. Il eut une pensée fugace pour sa mère, qui lui avait appris à ressentir cette harmonie merveilleuse.

– Eh, Rataud! Dégage, nom de Dieu! glapit soudain une voix à son oreille.

Gérard fut bousculé, son panier renversé. Une poursuite s'était engagée autour de la fontaine, puis dans le labyrinthe des allées qui séparaient les étals. Gérard reconnut le fromager, un petit homme rougeaud au ventre ceint d'un tablier blanc. Il avait bondi, délaissant ses fromages et sa clientèle.

– Arrêtez-le! hurlait-il. C'est lui, on le tient!

Les commerçants tendaient le cou, perplexes, dans la direction vers laquelle pointait son doigt. Certains lui avaient emboîté le pas et tous couraient comme un seul homme. Gérard crut un instant qu'il s'agissait là d'un jeu, qu'une folie de gamins espiègles s'était emparée d'eux. Mais la rage qui se lisait sur leurs visages le détrompa aussitôt. Loin devant, se faufilant avec souplesse entre les obstacles, glissant au besoin sous les éventaires pour réapparaître soudain derrière une bâche en plastique, un enfant galopait comme si sa vie en dépendait. Il avait une main ballante, l'autre serrée contre sa poitrine, où il semblait cacher un trésor.

Le groupe d'hommes finit par se dissocier, chacun dans un coin du marché, égaré dans le dédale qui quadrillait la place. L'enfant avait disparu. Une hésitation flotta dans l'air un instant puis la meute des chasseurs se reforma peu à peu, suante et pantelante, devant l'emplacement où le fromager tenait boutique. Gérard n'avait pas bougé de son poste d'observation.

– Le salopard! beuglait le fromager. Toute ma caisse y est passée!

– Je sais bien, moi j'y ai eu droit la semaine dernière, s'exclama monsieur Chevrier, que Gérard reconnut alors dans le groupe.

– Ça ne peut plus durer, ce gosse doit être arrêté, renchérit un boucher. On ne peut pas continuer à se faire dépouiller sans rien dire! Y a trop de Roumains par ici! Et vous croyez que la police se bougerait? Il va falloir qu'on organise nous-mêmes une milice!

Sur le côté opposé de la fontaine, une fleuriste avait assemblé ses gerbes de roses et de lis, et composé des buissons odorants et touffus. Gérard l'entendit glousser et déclarer à l'adresse d'une commerçante voisine :

– Ils me font bien marrer, tous ces bonshommes! C'est pas le premier venu qui pourra me piquer mes biffetons! Parce que moi, voilà où je les mets!

Et elle désigna l'échancrure de son chemisier qui révélait une opulente poitrine. Gérard, la gorge un peu sèche, se dit qu'elle n'avait vraiment pas besoin de la rembourrer, même avec des billets de banque.

Les commerçants continuaient de maugréer et d'évaluer le montant des bénéfiques envolés. La faute à un vaurien qui depuis deux ou trois semaines, vif comme un serpent, se faufilait sous

les tables, entre les jambes de leurs propriétaires, pour dérober les boîtes de biscuits secs en métal, posées à même le sol, où dormaient les grosses coupures, ou, profitant d'une seconde d'inattention du vendeur qui rendait la monnaie en papotant avec un habitué, pour vider le tiroir-caisse avec la rapidité de l'éclair et s'enfuir à toutes jambes.

Gérard se baissa pour ramasser son panier et ébranla sa carcasse. Quelque chose, dans ce petit événement, le mettait en joie. Lui qui se déplaçait avec tant d'efforts trouvait admirable la vivacité du petit voleur dont il n'avait aperçu que la silhouette frêle tourner au coin de la rue, quelques centaines de mètres plus loin. Il revit ses cheveux châtain, ébouriffés, flottant autour de sa tête. C'était la crinière d'un animal traqué, mais épris de liberté. Avant d'obtenir ses allocations, Gérard avait lui-même assez souffert du dénuement pour comprendre que cet enfant ne devait pas avoir le choix : probablement des circonstances sur lesquelles il n'avait aucune prise le poussaient-elles à commettre ces actes. Pour lui-même, pour sa famille miséreuse, pour un malfrat qui le tenait sous sa coupe et le battrait s'il ne lui rapportait pas ce butin quotidien... Malgré tout, l'enfant bondissait comme si rien ni personne ne devait jamais l'entraver.

Sur le chemin du retour, Gérard se sentait le cœur léger, gonflé par une allégresse inconnue, comme s'il s'était lui-même faufilé sous les éventaires et avait détalé au nez et à la barbe des commerçants trop bien nourris, son pactole serré contre lui.

Gilbert Rataud sursauta, tiré du sommeil par une main qui caressait son torse et par une chevelure parfumée qui se blotit dans le creux de son aisselle. « Merde, merde et merde, se dit-il. Ça m'apprendra à m'endormir. » Il n'avait pas pour habitude de passer la nuit chez ses conquêtes, et celle-ci, Estelle de son prénom, était sûrement du genre à se faire des idées. En ce début de journée, elle se voyait sans doute déjà pendue à son bras sur le parvis de l'église, arrosée de grains de riz et de pétales de roses, ou bien – autre scénario tout aussi prévisible –, encore et toujours accrochée à ses basques, tirant après elle, radieuse, une ribambelle de moufflets en file indienne. La colère grondait dans sa poitrine, autant contre elle que contre lui-même. Sa coupable négligence mettait à mal ses plus élémentaires principes.

La jeune fille semblait ne rien remarquer de son volcan intérieur et poursuivait ses cajoleries. Il gardait les yeux fermés, sachant bien qu'au moindre signe de rétablissement de sa conscience, il se verrait abreuvé de roucoulements ou de jérémiades – c'était selon. Elles ne pouvaient s'empêcher de remettre en route le moulin à paroles dès les premières heures du jour, et rien ne le fatiguait davantage. D'ailleurs, il était très

fatigué ces temps-ci. Trop de travail, trop de temps passé dans ses bouquins pour nourrir des étudiants ingrats qui de toute façon se moquaient bien de ses efforts. Il avait envie de tout laisser tomber.

Un soupir profond comme les prémices d'un ouragan s'échappa malgré lui de sa poitrine. Zut. Il retint son souffle avec angoisse, sachant qu'une avalanche de questions allait s'abattre sur lui alors qu'il n'avait pas même ouvert les yeux : « Qu'y a-t-il, mon chéri? Pourquoi ce gros soupir? Tu as mal dormi? Tu n'aimes pas que je te câline? Tu as faim, c'est ça? Peut-être que tu voudrais un café? Ou un thé, alors? Avec du sucre, ou sans? Et un nuage de lait, qu'en dis-tu? Et les croissants, ce serait gentil que tu ailles les chercher en bas, tu ferais bien ça pour moi, n'est-ce pas, mon amour? » Mais non. Le silence persista. La tête d'Estelle se serra un peu plus contre la sienne et sa main poursuivit ses cercles concentriques de plus en plus appuyés à hauteur de son diaphragme. Elle était douce et habile. Ses doigts se promenaient dans la forêt brune qui le recouvrait sans tordre ou tirailler un seul de ses poils. Sans le chatouiller ni l'irriter non plus. Réflexion faite, celle-ci maîtrisait très bien l'art de la caresse. 20/20, mademoiselle. Il ne se rappelait plus quelle note il avait mise à sa dernière dissertation, mais sûrement pas le quart de ça.

La main, en se promenant sur lui, avait des circonvolutions fantaisistes qui l'amusaient presque. Il laissa sa pensée les suivre mentalement tout en récapitulant le programme sommaire de sa journée. Réunion à dix heures avec le doyen, encore des coupes sombres dans les crédits de recherche. Forcément, l'histoire de l'art n'intéressait plus personne. Et surtout, elle ne rapportait rien. Entrevue avec un étudiant qui attendait de lui

une lettre de recommandation pour un stage dans un musée. Dans la foulée, liquidation de la paperasse qui dormait dans sa case à courrier depuis trop longtemps. Puis deux heures de cours magistral sur la représentation du Parnasse en France et en Italie dans la première moitié du XVII^e siècle. Un calvaire. La dernière fois qu'il avait jeté, hors de ses gonds, au rasta affalé au dernier rang : « Vous savez au moins quel est l'attribut d'Apollon, j'espère? », le clone de Bob Marley avait répondu : « Ben ouais, évidemment, une guitare, j'suis pas une buse, quand même! »

Les Muses. Euterpe, Melpomène, Polymnie, et toute la troupe des jolies filles. Des nymphes en robe fluide qui couraient pieds nus dans un monde idéal où il se sentait bien, aussi léger que cette main qui courait sur son ventre. Cette Estelle était gentille, au fond. Il faudrait qu'il revoie sa copie et rehausse un peu sa note. Il n'y était pas allé avec le dos de la cuiller. Leur inculture le mettait parfois dans une rage folle. Il devait être huit heures du matin. Il n'avait toujours pas envie de bouger ni d'ouvrir les yeux. À présent, il se croyait pris en main par une naïade : le corps à ses côtés ondulait doucement, se coulait contre lui ; sa chevelure le chatouillait plaisamment. La main appuyait sur sa sangle abdominale, faisait quelques incursions plus bas, remontait, redescendait, et revenait se poser sur son ventre, exacerbant l'attente qu'elle avait fait naître. Un vrai supplice de Tantale.

La nymphe le harponna soudain pour ne plus le lâcher. Elle se changea en ménade, ivre de vin et de luxure, le chevaucha brutalement sans desserrer son emprise, flagella son torse de ses seins et le regarda fixement dans la pénombre, fière et conquérante. Soumis, les paupières toujours closes, le sang battant en

lui à tout rompre, il laissait la main divine le mener où bon lui semblait. Dans le jaillissement du petit matin, il comprit soudain, en un éclair qui traversa son corps et son esprit, pourquoi l'aurore avait des doigts de rose.

Des nuages flottèrent dans l'air de la pièce, légers comme son corps agréablement détendu. Lambeaux d'une nuit convulsive, voile du Temple déchiré à l'instant par le cri de jouissance qu'il s'était entendu pousser. Il se força à ouvrir un œil. Il devait bien au moins un sourire de reconnaissance à sa partenaire. Elle était allongée sur le flanc, mince, longue, presque osseuse, et le dévisageait avec un petit air de satisfaction. Tout à coup, il se demanda ce qui avait bien pu le séduire dans ce corps dont les côtes saillaient, plus indécentes que le pubis méticuleusement épilé. Elle lui tournait autour depuis longtemps, traînait dans les salles de cours et en sortait la dernière avec lui afin d'engager la conversation sous un prétexte quelconque. Ils avaient atterri dans un café, puis dans ce studio d'étudiante où l'on se cognait aux murs après trois pas. Il eut envie de se jeter hors du lit sans demander son reste, de sauter sous la douche, d'enfiler ses vêtements et de rentrer chez lui au pas de course. Retrouver son appartement capitonné de bibliothèques du sol au plafond. Une enveloppe réconfortante de savoir et de papier.

Au lieu de cela, il tapota la main d'Estelle et lui déposa un petit baiser sur les lèvres.

– C'était bien, non ? murmura-t-il.

Puis, s'appliquant à prendre un air ennuyé, il lui glissa :

– Je vais devoir y aller... Je resterais bien ici avec toi, mais j'ai une journée chargée, tu sais.

Elle se laissa rouler sur le ventre, étendit les bras en croix et reprit possession du lit qu'il abandonnait en se levant.

– Ça ne fait rien, dit-elle, je comprends, ne t'en fais pas.

Il vida presque une demi-bouteille de gel douche sous le jet d'eau chaude, récurant à la fois son corps fourbu et la mauvaise conscience qu'il sentait poindre chaque fois qu'il prenait congé de la sorte. Dieu qu'il aimait la fougue de cette jeunesse ! Il en avait un besoin irrépensible. Certaines le comprenaient, ne faisaient pas d'histoires et le laissaient filer. D'autres s'accrochaient à son cou, se traînaient par terre en pleurant, réclamaient des serments éternels ou l'abreuyaient de reproches. Il les regardait avec pitié tout en riant intérieurement à l'idée qu'elles auraient pu jouer Phèdre sur la scène de la Comédie-Française sans déshonorer Racine. C'était toujours un risque à courir. Pour cent nuits d'extase, il y avait forcément quelques matins qui déchantaient. Cette fois-ci, il le sentait, la séparation serait calme et douce. Estelle semblait tout entière à sa dévotion pour lui, respectueuse de ses moindres désirs, les devançant même. L'amour, le vrai, brillait comme un diamant dans ses yeux clairs, mais sa bouche se taisait sagement. Elle ne voulait rien mettre en danger, elle l'attendrait patiemment comme Pénélope son Ulysse. Un peu maigre, mais bien agréable, au fond.

Il sortit de la salle de bains, frais, propre, habillé, frétilant, et étonné de ressentir pour elle une telle gratitude. Il se dirigea vers le lit où elle était toujours étendue, nue, dans la position où il l'avait laissée, à ceci près qu'elle avait à présent un téléphone portable vissé à l'oreille.

– ... Ouais... Tu sais qui je veux dire... Le brun, le beau gosse que tu aimes bien... Voilà, c'est ça, Rataud, le prof d'histoire de l'art!... Mais enfin, puisque je te le dis, tu peux me croire, il est encore là, chez moi, en train de se doucher. Je ne vais quand même pas te le passer pour qu'il te le confirme

lui-même ! Ben oui, figure-toi, c'était bien, il n'est pas si coincé qu'il en a l'air... Après tout, si tu veux t'en rendre compte, tu n'as qu'à l'essayer ! Il se laisse allumer comme un rien !

Gilbert sentit son sang, qui quelques instants plus tôt courait, vif et fluide, dans ses veines, se gélifier instantanément. Il attrapa sa sacoche sur le canapé, ravala stoïquement son orgueil bafoué et s'en alla sur la pointe des pieds, sans même dire adieu à la nymphe perverse qui continuait de s'esclaffer dans l'appareil. De toute façon, il la reverrait au cours de seize heures.

Affronter la foule d'un autobus ou d'un métro était au-dessus de ses forces. Il opta pour la marche. Une bonne demi-heure, à condition d'aller d'un pas vif, séparait le studio de l'étudiante de son appartement, situé dans une petite rue d'où il voyait le dôme du Panthéon. Pour rien au monde il n'aurait habité ailleurs que dans le Quartier latin. Il s'y sentait chez lui ; mieux, c'était pour lui un devoir : les murs de la Sorbonne où il enseignait n'étaient pas loin. Là, tout le ramenait à sa raison de vivre, à son *alma mater*. Le réseau étroit des rues qui descendaient de la montagne Sainte-Genève était comme un cordon ombilical qui le voyait passer chaque matin sur les traces de ses frères, les maîtres et les collégiens d'autrefois. Abailard, Ronsard, Baïf, du Bellay et même ce mauvais drôle de François Villon lui tenaient compagnie. Quand par les nuits d'insomnie il sortait prendre l'air, il lui semblait voir se glisser des ombres austères de moines dans les encoignures de portes. À ses oreilles résonnaient des répons en latin venus du chœur profond des chapelles, mêlés aux cris avinés des coupe-jarrets et au pas cliquetant des chevaux sur le pavé.

Le jour, son cœur saignait à la vue des boutiques de vêtements ou de babioles qui évinçaient peu à peu les librairies et

les vieux cinémas poussiéreux. Sur le boulevard, en été, des flots de musique barbare et des bouffées d'air glacial agresaient ses sens, se précipitant sur lui depuis la porte de tous ces magasins climatisés conçus à l'identique. Il se demandait qui l'on espérait séduire : des eskimos dégénérés, sans doute. Il n'en faisait pas partie. Il n'avait que quarante-cinq ans, mais se sentait âgé de mille. Dépositaire d'un savoir inutile, réfugié dans sa tour d'ivoire d'où il ne sortait que de temps en temps pour goûter à la chair chaude des jeunes filles, espérant toujours secrètement en dénicher une, un jour, dont les charmes seraient irrésistibles et le cerveau en état de marche. La combinaison semblait introuvable. Éternellement déçu, il ne pouvait pourtant renoncer à son penchant et entamait chaque année universitaire avec l'ardeur et l'espoir d'un cerf esseulé au sein d'un troupeau de biches, détaillant du haut de son estrade les minois, les courbes et les grains de peau. À la première œillade, il bramait en silence et se préparait à l'assaut.

La marche rapide et la dépense de la nuit lui avaient mis l'estomac dans un étai. Sa tête se faisait nébuleuse, il lui fallait se sustenter. Il s'arrêta dans un café face aux grilles du Luxembourg. À l'intérieur du jardin, on avait emprisonné des joggers pathétiques qui tournaient en rond, rouges et suants, un baladeur vissé aux oreilles. Ils semblaient suivre en bons soldats les ordres dictés à leur conscience affaiblie par un dieu qui les téléguidait depuis son Olympe électronique. Gilbert commanda un grand crème et deux tartines beurrées. Il tira de sa sacoche de vieilles notes de cours qu'il n'avait pas vraiment eu le temps de relire. Son premier chapitre, mi-manuscrit, mi-dactylographié, s'intitulait « Là-haut sur le Parnasse ». Il énumérait pour commencer les montagnes mythiques, Golgotha,

mont Thabor, mont Ararat. C'est toujours en hauteur que se passaient les sacrifices, les transfigurations, les sauvetages improbables. Et que dire des dieux grecs, qui partousaient joyeusement, bâfraient comme des chancres et se bouffaient le nez, là-haut, si haut qu'ils touchaient le ciel et avaient la tête dans les nuages? Gilbert avait beau vivre lui aussi au dernier étage, parmi ses livres, sous les toits, là où en été le zinc surchauffé faisait grimper le thermomètre de son salon à quarante degrés, il ne ressentait rien de cette élévation sublime.

Il laissa tomber le paquet de feuilles sur la banquette. Sans conviction, il trempa son pain dans sa tasse. Après quelques bouchées, l'appétit lui manquait déjà. Personne ne pourrait dire qu'il avait quoi que ce soit de commun avec son obèse de frère. Le miroir qui recouvrait le pilier près de sa table lui renvoyait une image autrement plus flatteuse qu'il scruta avec satisfaction : le cheveu châtain foncé, doté de cet épi rebelle qu'il avait transformé en mèche de poète romantique ; les yeux d'un gris presque transparent, frangés de longs cils noirs ; la barbe d'un jour, râpeuse, virile, érotique à souhait ; la chemise à fines rayures, la veste de lin clair juste froissée comme il fallait, le cou négligemment entouré d'une lavallière rouge du meilleur effet. Il accrocha le regard de la serveuse qui lui confirma ce qu'il savait. Les femmes ne pouvaient rester insensibles à sa personne.

Un groupe qui parlait haut et fort vint se poser un peu plus loin, sur les sièges à sa gauche. Gilbert haussa le sourcil en reconnaissant trois collègues de son département d'histoire de l'art. Il se replongea dans ses notes pour mieux refouler les inévitables interpellations qu'ils ne manqueraient pas de lui lancer à travers la salle presque vide. Mais le petit groupe était trop absorbé

par sa conversation sur les nouveaux barèmes de notation pour même lui jeter un regard. Froissé de leur indifférence, Gilbert les observa de loin. Le plus virulent des trois était un spécialiste des cubistes tchèques du nom d'Alexandre Dumas, qui vivait très mal l'homonymie avec son illustre prédécesseur. Elle l'avait aigri et rendu vindicatif, et à chaque interrogation d'un novice – « Alexandre Dumas, vous voulez dire, comme?... » –, il rétorquait : « Eh bien oui, comme l'autre, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Mon père aurait mieux fait de s'appeler Dupont, ou même Dostoïevski, au moins j'aurais eu la paix. Au lieu de ça, ce salopard, il a fallu qu'il me prénomme Alexandre. Il adorait *Les Trois Mousquetaires*, et ça le fait encore rigoler aujourd'hui dans sa tombe, sa bonne blague. » Le second professeur attablé était un petit vieux racorni qui avait écrit en tout et pour tout un unique article sur Chassériau dans les années soixante et qui le resuçait, le recrachait par tous les bouts depuis quarante ans, au point qu'il devait en être arrivé à en projeter les cinq mille mots en l'air pour les regarder retomber et s'assembler dans l'ordre voulu par le hasard – « Mourir marquise vos yeux beaux d'amour me font... »

La troisième personne avait d'ailleurs des yeux à mourir d'amour : Gilbert l'avait croisée quelques semaines plus tôt à la réunion de rentrée. C'était une toute jeune chargée de cours à la plastique irréprochable et au regard vif, de couleur noisette, souligné de minuscules taches de rousseur éparpillées sur les pommettes. Elle évoquait un fruit d'automne qui croque sous la dent, la douceur du panache de l'écureuil, des senteurs de feuilles mortes qui descendent délicatement dans la brise pour venir former un tapis accueillant sous les pieds, dans les derniers rayons du soleil.

Gilbert tapota ostensiblement sa liasse de papiers sur la tranche pour les égaliser à même le marbre de la petite table, espérant lui envoyer par là des signaux propices : ceux d'un homme important, énergique, organisé. Mais elle ne tourna pas une seule fois la tête vers lui.

Alors il laissa tomber sa pile de feuilles, jetant mentalement son cours aux orties. Il tira de sa poche intérieure son carnet de cuir patiné, cet ami fidèle doux au toucher, et pensa très fort à Isaac. Aussitôt, il se sentit mieux.

3.

LE FUNAMBULE

Les beaux jours étaient déjà loin. Au petit matin, une fraîcheur piquante se faufilait par tous les interstices, envahissant le logement exigü. Novembre s'installait et rendait les levers de plus en plus difficiles. Le froid du carrelage, sous les pieds, était une torture supplémentaire. Les géraniums, dans leur bac, avaient abdiqué et laissé choir leurs pétales. Gérard les avait délicatement ramassés puis jetés à la poubelle comme s'il enterrait des êtres humains. À présent, il ne restait de ses plantes que des doigts difformes et noirs qui sortaient de la terre. Gérard se forçait à ouvrir ses volets, mais au fond il serait bien demeuré dans la pénombre. La dernière visite à son médecin ne l'avait guère réjoui : « Je dois être franc, votre cœur m'inquiète... Il ne bat pas comme il faut... Parfois même, il fibrille. Vous voyez ces courbes ? Ce n'est pas bon signe. Quant à votre cholestérol et à votre diabète, ils s'aggravent. À ce train-là, mon pauvre ami, si nous ne faisons rien, vous ne verrez pas vos cinquante ans. » La liste des médicaments s'était encore allongée sur l'ordonnance. Pendant qu'il attendait son tour à la pharmacie, il écouta les explications que l'on donnait à un homme qui s'était brûlé la main droite. Enrouler la gaze de la main gauche sur son membre endolori, après y avoir appliqué la pommade, n'était